Mon ami Cristi

DANA GRIGORCEA

I.

Quand une fourmi me piquait, je sautais sur mes pieds, sans lever les yeux de mon livre, sans même ciller, ce qui n'empêchait pas les garçons, de l'autre côté de la grille, de faire toujours plus de bruit et de taper toujours plus fort dans leur ballon lacéré. Je me vois encore allongée sur ma couverture sous le sapin, les coudes enfoncés dans le tapis d'aiguilles, les yeux dans un livre, je me demande si je dois tourner la page et j'entends un bruit de ferraille quand les garçons enjambent la clôture à la poursuite du ballon; ils s'échangent des Pssstt stridents, «vous ne pourriez pas faire moins de bruit? Il y a quelqu'un qui lit ici!»

Puis, un jour, Cristi s'est approché seul de la clôture, il s'est accroupi et m'a demandé si je voulais jouer au football avec lui, j'ai dit oui mais que je ne pouvais pas rester longtemps, une mi-temps peut-être. Nous avons tapé dans le ballon au bout de la rue légèrement en pente, là où l'ortie pousse contre la porte du nain, Cristi m'a demandé si je connaissais l'histoire du nain et de sa belle femme, et c'est comme ça que nous sommes devenus amis, en nous racontant les histoires des autres, au début sans même interrompre la partie.

Le nain, donc, passait chaque jour avec sa faux qui faisait deux fois sa taille et qu'il portait pourtant sans peine sur l'épaule; la faux aiguisée lui servait à faucher sa parcelle non bâtie. De façon générale, il y avait en ce temps-là à Busteni, dans la vallée de la Prahova, dans le sud de la Roumanie, beaucoup de parcelles non bâties et de terrains vagues, mais on ne s'en rendrait compte que plus tard, quand tout aurait été construit. Les maisons étaient aussi plus petites ici, construites de plain-pied, et leurs toits en tôle miroitaient au soleil, inondant de lumière la rue en pente raide qui menait à la gare.

Le matin, j'aimais m'asseoir sur le banc devant notre maison de vacances, face au massif du Caraiman à portée de main; au-delà de la forêt au pied de la montagne, le regard discernait les sentiers d'altitude, un versant vert clair sur lequel je parvenais à distinguer les moutons isolés de l'éboulis blanc – nous nous serions assis là un moment avant de poursuivre l'ascension jusqu'à la grande croix au sommet du mont Caraiman. Mon regard dessinait toujours de nouveaux sentiers et lacets sur le versant, certains descendaient jusqu'à la limite des arbres.

Et alors que je regardais le versant, le pauvre Cristi croyait que je le regardais lui et me faisait un signe joyeux de la main. La maison de ses parents était au bout de la rue, juste à côté de la barrière du passage à niveau, c'était la maison du garde-barrière, depuis n'importe quel angle de notre jardin, la vue donnait sur deux maisons, un verger et une ferme abandonnée où une étable avait brûlé il y a peu, et on avait aussi une vue plongeante sur la petite véranda où Cristi aimait tant aller.

Les après-midi, quand la rue semblait éteinte et que dans les fermes on n'apercevait ni homme ni bête, nous lancions le ballon loin au fond de la ferme de Marieta, puis nous allions le récupérer en faisant encore un petit détour dans le seul but de grimper aussi discrètement que possible dans le pommier de Marieta, excités non pas tant par le vol que par la perspective de l'acte héroïque qui devait s'ensuivre, un acte héroïque de portée historique auquel j'étais prédestinée et auquel je m'attelais avec Cristi. C'est que lui et moi étions en compétition permanente pour savoir qui monterait le plus haut et mangerait le plus de pommes, et je devais redoubler d'efforts pour espérer le battre un jour.

Une fois le nain est apparu subitement avec son immense faux dans le jardin de Marieta, nous nous sommes figés sur nos branches, Cristi a tendu la main au ralenti à travers le feuillage dense et attrapé mon bras pour empêcher que je ne glisse de l'arbre. Pendant que le nain balançait tranquillement sa faux et coupait l'herbe à hauteur égale, nous pouvions entendre, en plus du krsh-krsh régulier qui recouvrait le sifflement de sa respiration, le grondement de la rivière Prahova qui dévalait la pente hors de la vallée. Il se disait que la pente s'affaissait toujours plus et qu'un jour elle engloutirait le champ du nain, ensuite le jardin et le pommier de Marieta, plus tard la baraque en bois de Marieta, la maisonnette de vacances de ma grand-tante, là-bas le sapin et la haie de lilas puis, petit à petit, la route. C'est ce que nous nous chuchotions l'un à l'autre, puis Cristi s'est hissé jusqu'à ma branche, qui plia dangereusement, et a mis sa main sur ma bouche, «ne rigole surtout pas».

II.

Cristi est mort en été 2012, le 1er août. Sa sœur m'a transmis par la suite une série de photos de lui dans son cercueil, de ces clichés que l'on produisait autrefois dans la province roumaine; j'ignorais que cette tradition avait cours aujourd'hui encore. Certaines photos montraient le défunt en gros plan, d'autres étaient des mises en scène: le défunt entouré de ses proches endeuillés qui pressent leur front contre le cercueil – la mère, la sœur, la grand-mère, la cousine de Moldavie, les amis de la rue de la Gare à Busteni, les amis du club de football; ils étaient venus moins nombreux qu'on ne l'attendait, puisque beaucoup avaient déménagé.

«À qui d'autre que toi», m'a dit sa sœur quand elle m'a remis les photos.

Les photos sont surexposées, la dépouille de Cristi a été maquillée, sa mâchoire attachée avec un bandeau; j'aurais sûrement ri s'il avait été à mes côtés, et il aurait ri avec moi.

Sur internet, un article en espagnol rend compte de sa mort, il m'arrive encore de relire le texte et de chercher dans le dictionnaire l'un ou l'autre mot que je ne comprends pas et pourtant, c'est toujours comme si je le lisais pour la première fois. Il y est question de deux jeunes hommes qui s'introduisent autour de minuit dans une nef industrielle abandonnée à Valence, *abandonada del poligono Els Cahuets de Albal.* J'ai regardé le parc industriel sur internet – au clair de lune, on devait avoir l'impression de se trouver dans un village de pêcheurs à l'abandon avec une usine de poissons en faillite: tous les bâtiments sont bas et orthogonaux, la poussière brille sur les chemins, sur les murs le crépis s'effrite. *Los dos jovenes* comptaient vraisemblablement voler des câbles de cuir, ils avaient des lampes de poche, un verre dans le nez. Peut-être que quelqu'un lui avait simplement demandé: «Cristi, on se fait du cuivre?» Et il était rare que Cristi ne réponde pas présent à l'appel. Il était disponible.

L'autre prend peur, peut-être veut-il faire demi-tour, ou pas, mais Cristi, lui, cherche l'aventure. Ou, autre hypothèse, étaient-ils désespérés? Faisaient-ils partie d'un réseau européen de voleurs ou agissaient-ils sous la pression d'une organisation de ce genre? Le second jeune homme a survécu, il a tout nié, apparemment, il a été crédible au poste de police. C'est Cristi qui serait entré le premier, une fois à l'intérieur de la pièce avec le générateur, il aurait fait des blagues et effrayé son ami.

À cet instant, la détonation retentit et Cristi, *al recibir la descarga eléctrica*, fut projeté à travers la pièce contre le mur d'en face, s'écrasant au sol. *En toda la zona se produjo un apagon*. À chaque fois, je cherche la traduction de *apagon*: ça doit être «coupure de courant». Au moins, l'idée que l'électrocution de Cristi a plongé tout un quartier de Valence dans le noir complet a quelque de chose de réconfortant.

III.

Autrefois, Cristi et moi traversions souvent la rivière Prahova, enfoncés jusqu'aux genoux puis jusqu'aux hanches dans l'eau froide qui était si claire que l'on apercevait les galets au fond, des déchets de toutes les couleurs flottaient à la surface. Après la traversée, nous restions couchés sur le pré, un brin d'herbe entre les lèvres, et nous racontions des histoires, ou plutôt Cristi racontait des histoires qu'il avait collectées sur nos voisins et moi je le relançais; malgré les digressions, ce qui en ressortait était si limpide que nous en arrivions à la conclusion que chacun avait un destin auquel il ne pouvait échapper.

(…)

Dans mon souvenir, les lieux où j'allais avec Cristi se confondent avec ceux où j'ai seulement pensé à lui ou espéré le voir et même en me creusant longtemps la tête, le doute persiste. La croix du mont Caraiman, par exemple. Nous ne sommes jamais montés là-haut ensemble. Pourtant, il existe une photo de Cristi et moi prise en plein hiver, à une heure et demie d'un pas tranquille de la croix, à côté de la station du téléphérique à deux mille mètres d'altitude. C'est la cousine moldave de Cristi qui a pris la photo. Ils étaient montés avec l'appareil et m'avaient apparemment très vite repérée sur la piste de ski. La photo me montre tout emmitouflée, main dans la main avec Cristi qui pose en chaussettes et maillot du FC Barcelone.

Nouvelle traduite de l'allemand par Benjamin Pécoud.

biblio

Das primäre Gefühl der Schuldlosigkeit
Dörlemann, Zürich, 2015

Baba Rada. Das Leben ist vergänglich wie die Kopfhaare
KaMeRu, Zürich, 2011

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de la Fondation Œrtli, de l'Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.

PHOTO YVONNE BOHLER

bio

L'AUTEURE Dana Grigorcea est née en 1979 à Bucarest, où elle a étudié les philologies allemande et néerlandaise ainsi qu'à Bruxelles. Après des années passées en Belgique, en Autriche et en Allemagne, elle vit à Zurich depuis 2007 avec son mari et ses deux enfants. Son premier roman *Baba Rada* s'est vu décerner l'une des «Literaturperlen» suisses (Art-TV). Un extrait de son second roman a obtenu le Prix 3sat aux Journées littéraires de Klagenfurt, le concours le plus important de littérature germanophone. Son dernier ouvrage est un livre pour enfants, *Mond aus!*, avec des illustrations d'Anna Luchs (Glarus, Baeschlin, 2016).
Dans ses deux romans, Dana Grigorcea parle de la Roumanie de son enfance. En racontant avec une langue imagée des scènes surréalistes, souvent drôles, elle évoque une époque bien réelle et des faits parfois très sombres. La nouvelle «Mon ami Cristi» paraîtra en mai 2017 dans la revue suisse d'échanges littéraires *Viceversa Littérature 11*, «Au voleur!» (Ed. Service de Presse Suisse/En bas).

LE TRADUCTEUR Né en 1981, Benjamin Pécoud a fait des études de sciences politiques et d'allemand. Sa traduction du roman de Meral Kureyshi, *Des Eléphants dans le jardin*, vient de paraître aux Editions de l'Aire. Il travaille actuellement à la traduction du grand roman de Hermann Burger, *Schilten. Rapport d'établissement scolaire à l'attention de la Conférence des Inspecteurs*. Il est par ailleurs membre du collectif d'auteurs lausannois Caractères mobiles (www.caracteresmobiles.ch). Il parle de sa traduction de la nouvelle ci-dessus dans un texte à découvrir sur www.lecourrier.ch/auteursCH